

Des Monegros à l'impasse de la Quarantaine

Daniel PINÓS

Ni l'arbre, ni la pierre

Atelier de création libertaire, 2001.

LOS MONEGROS, c'est un rude plateau d'Aragon, une terre de contraste où « *ni l'arbre, ni la pierre ne sentent de compassion pour un ciel sans pitié* », comme le chante José Antonio Labordeta. Los Monegros, pour Daniel Pinós, c'est un lieu de mémoire, un point d'ancrage où s'enracinent deux histoires : la sienne propre – ou celle de ses parents, ce qui revient au même – et la grande – celle qui porte le rêve et fixe la tragédie des hommes. Tout part de là et tout y revient.

Il suffit de peu pour qu'afflue le souvenir : un trop-plein d'émotion, une image mentale, une connivence sensible, une vague nostalgie qui déborde, un soir d'été, dans un village des Cévennes, quand l'orage noie la fête et que la tourmente libère l'esprit. « *Dans ce pays camisard, en ces terres rebelles, revenaient en moi les plus belles pages de mon enfance en exil au contact de la communauté espagnole, les fêtes du pueblo, à Sariñena, dans les années soixante-dix, dans notre village, sur les plateaux sauvages d'Aragon où, avec mes amis, nous nous laissions lentement couler dans la nuit au son des rancheros, des pasodobles, des tangos, de la rumba et des boleros. Toutes ces nuits sans sommeil à boire au retour des exilés, à la mort de Franco le dictateur, à la révolution...* » Elle est ainsi la mémoire, elle se joue de tout, elle mélange, elle télescope, elle impose ses repères, elle brouille les pistes. Elle est ce que la vie dépose et qui vous assaille, sans tri. Il faut s'en saisir, alors, et tenter d'y mettre un peu d'ordre. Pour la transmettre, si possible, à d'autres. C'est ce que prétend Daniel Pinós dans ce livre : être ce « *porteur de mémoire... pour eux, par devoir et par conviction, pour ne pas laisser sur le bord du chemin notre histoire, celle des miens...* »

Sans doute... mais tout part de soi, d'abord de soi, de cette étrange relation qu'un homme peut entretenir avec son passé à l'âge où les photos prennent cette teinte si particulière que donne le temps, cette patine de l'histoire, et qu'à les regarder, il sent pointer en lui un attendrissement qu'il ne soupçonnait pas, une authentique émotion. De ces photos, le livre est parsemé. Photos de lieux, d'histoire, de visages, de groupes, de famille, comme autant de ponctuations du récit, comme autant de preuves de la matérialité des souvenirs. Ce fut ainsi, regardez... Regardons ce paysage des Monegros ; regardons Eusébio Pinós, le père, entouré de ses compagnons de lutte ; regardons Juliana Pinós, la mère, tenant un de ses enfants dans ses bras ; regardons ce paysan collectiviste au repos, plongé dans la lecture d'un livre ; regardons le salut fasciste des évêques ; regardons les camps du mépris. Tout y est dans ces instantanés de vérité, tout s'y côtoie : le rêve et le cauchemar, la joie et la tristesse, la vie des hommes et la roue de l'histoire.

Ce qui vient sous la plume de Daniel Pinós, c'est une histoire singulière, bien sûr, celle des siens, mais, au-delà, le livre déborde la saga de la tribu pour saluer une génération tout entière de femmes et d'hommes que l'histoire officielle ignore ou maltraite. Quiconque a fréquenté ce monde le reconnaîtra, pour sûr, y compris dans l'infiniment petit, dans le détail. Quiconque a entendu les récits de l'épopée héroïque, quand tout semblait possible, ou ceux des temps de sable, quand les plages du Sud parquaient le désespoir des vaincus, réentendra les voix des fantômes, fortes ou brisées, selon le cas. Et ce n'est pas mince mérite que d'y être parvenu sans pathos ni grandiloquence, avec humilité, simplement, car la plume de Daniel Pinós est légère, elle suggère sans appuyer, elle n'a rien à prouver, elle raconte, elle témoigne. Du dedans. On pourra faire la fine bouche et jouer les doctes en nuancant tel ou tel propos ou en prétendant que l'histoire personnelle ne saurait faire bon ménage avec l'autre. On aura tort. Ici, c'est un chant d'amour qu'on entend, certes, mais qui tient davantage de la plainte que de l'hymne révolutionnaire.

Comment dire sans taire ce qui déroute, ce qui gêne ? Comment raconter sans céder à l'imagerie facile, à la splendeur légendaire ? Comment donner au récit sa dimension contradictoire, incohérente ou simplement humaine, quand le poids du mythe est tel qu'on a fini par l'admettre comme vérité d'évangile ? Pas facile. Et encore moins facile quand l'amour s'en mêle, ou l'émotion. On aurait tendance, alors, à se laisser aller, à suivre le courant du sentiment. Tant de livres de témoignage de militants sont là pour l'attester qu'il n'est pas besoin d'y revenir. S'ils témoignent, ces militants, c'est davantage de ce qu'ils ont cru vivre, de ce qu'ils auraient aimé vivre que de ce qu'ils ont réellement vécu. On le sait. On le sait, souvent par compassion, pour ne pas blesser, parce qu'il ne servirait à rien de le prouver tant la vie rêvée est plus forte que la vie vécue. On se contente, alors, d'entendre la voix sans faire trop de cas du propos. Elle est l'écho nécessaire des passions, qui, comme chacun sait, échappe à la raison. Le risque était grand, pour Daniel Pinós, tant l'émotion cimente sa démarche, de s'en tenir au ciel étoilé de la légende des *compañeros* et à l'aura qui les entoure, chez les

libertaires d'hier et d'aujourd'hui. Il y prend garde constamment, comme s'il avait décidé une fois pour toutes qu'on ne gagne rien à se complaire dans la retouche hagiographique, qu'on y perd, au contraire, beaucoup de sa crédibilité.

Qu'on ne se méprenne pas, cependant, Daniel Pinós a adopté le registre sensible et il s'y tient. Il n'est là ni pour traquer la vérité ni pour dynamiter les mythes. Il est là pour parler des siens, des autres aussi. Il ne fait pas œuvre d'histoire, il n'offre pas de clef interprétative. Quand l'histoire intervient – et elle intervient souvent dans son récit –, c'est qu'elle télescope la vie de ses personnages, qu'elle devient la matrice même de ces existences, le grand théâtre où lèvent les espoirs et se perdent les illusions, ce temps accéléré où rien n'est plus comme avant et où l'après n'a ni contours ni repères, tant l'inconnu l'habite.

L'histoire, à Sariñena, au lendemain du 19 juillet 1936, c'est le grand vent libérateur de la révolution. « *Les anarchistes de la jeune génération, comme dans l'ensemble de l'Aragon, y étaient majoritaires. La collectivisation des terres fut décrétée. Le comité abolit les loyers et expropria les grands domaines, avec tout le matériel agricole. L'argent fut aboli et un système d'échange, basé sur les vales (les bons), en fonction des besoins de chaque famille, fut établi.* » Comme ailleurs, les titres de propriété sont détruits et l'église du village est incendiée. A Sariñena, un témoin de qualité, Franz Borkenau¹, assiste à la scène et y voit « *le symbole vivant de l'écroulement de l'ancien ordre* ». Eusébio Pinós, nommé *delegado de abastos* (délégué aux échanges et au marché), se retrouve chargé du « *restaurant populaire où prenaient leurs repas les miliciens du front le plus proche et les familles du village* ». Et la nouvelle vie commence, ce communisme libertaire que le rêve avait imaginé, mais qui n'avait jamais été confronté à l'épreuve des faits. La réalité, à Sariñena, c'est d'abord la guerre, matérialisée par la présence d'une colonne du POUM² qui, d'une certaine façon, impose sa loi. Tout auréolé de l'écho des combats, ses miliciens ont tendance à se croire en terrain conquis, à tel point qu'une délégation du comité révolutionnaire – parmi laquelle se trouve Eusébio – s'en va trouver Durruti, posté à Bujalaroz, pour s'en plaindre et lui demander d'intervenir. Fort de son crédit moral, Durruti va régler rapidement le problème, mais, là encore, les villageois auront à déplorer certaines attitudes arrogantes de miliciens anarchistes, ce qui tendrait à prouver que la mentalité guerrière limite souvent la portée des principes et libère les instincts de puissance. Si Daniel Pinós prend bien soin de préciser que ces comportements furent très minoritaires, il ne s'interdit pas de poser la question : « *Comment de prétendus anarchistes, bien qu'ils ne représentaient qu'une infime partie des combattants libertaires, pouvaient se comporter avec autant d'inhumanité que les fascistes ?* » La guerre, sans doute ; l'éclosion soudaine de vocations « anarchistes », également. Davantage, peut-être, une sorte de foi révolutionnaire d'époque, primitive et violente, d'où un certain machisme n'était pas exclu – comme l'atteste le sort peu enviable réservé aux homosexuels – et d'où émergeaient certaines rigidités idéologiques et une bonne dose de nationalisme – dont les Gitans, « *ces hommes libres, sans patrie* » firent les frais quand ils refusèrent « *d'épouser la cause révolutionnaire, une affaire d'Espagnols* ». La révolution espagnole draina toutes les énergies, positives et négatives. A vouloir à tout prix taire ses scories, on ne restitue jamais tout à fait sa grandeur, celle que Juliana Pinós résumait ainsi : « *Je n'ai jamais travaillé avec autant d'enthousiasme, sans salaire et sans congés, à une cause si belle.* » Il n'est pas de lumière sans ombre.

L'ombre, pour Eusébio Pinós, c'est un désaveu, une blessure morale qui le fera quitter la collectivité de Sariñena et partir, en avril 1937, vers le front du Levant. Trois mois plus tard, fin juillet, les troupes de Lister fêtent l'An I de la Révolution en détruisant, par la force, une bonne partie des collectivités, avec la rageuse volonté de rétablir cet ordre républicain dont le stalinisme est le bras armé. Ses commanditaires l'ont bien choisi : il ne fait pas de quartier.

Pour Eusébio, militant de base, les carottes sont cuites. La révolution n'est plus qu'un rêve avorté ; la guerre, la sale guerre où le militarisme a fini par s'emparer des esprits, elle, est une réalité. On se bat pour ne pas faillir, parce que la sinistre gueule du fascisme est de l'autre côté des tranchées, mais le combat, on le sait, est d'autant plus inégal que l'enthousiasme des débuts, cette force qui souleva les montagnes, a été écrasé dans l'œuf. La guerre est là, plus meurtrière que jamais, et les combattants épuisés pressentent qu'ils vont la perdre. Dès lors, on ne cherche plus à conquérir, on résiste et, en résistant, on recule. On recule sur tous les fronts : celui d'Aragon au début de 1938, celui du Levant à la mi-38, celui de l'Ebre à la fin 38. C'est l'énergie du désespoir qui tient le fusil début 1939 dans une Catalogne aux abois, où la capitale s'est gonflée d'un bon million de réfugiés et où « *l'angoisse, la pénurie et la désillusion* » finissent par saper le moral des plus déterminés.

¹ Franz Borkenau, *Spanish Cockpit. Rapports sur les conflits sociaux et politiques en Espagne (1936-1937)*, Champ libre, 1979.

² Celle dont il est question dans *Homage to Catalonia*, de George Orwell, et dans le film *Land and Freedom*, de Ken Loach.

Peu avant, en novembre 1938, « *après de longs mois de silence et de séparation* », les Pinós se réunissent près de Gérone pour entreprendre le long voyage de l'exil, la *retirada*. Eusébio passe la frontière le dernier, le 9 février 1939, combattant anonyme parmi des milliers d'autres dans un cortège funèbre d'où s'élève « *le silence des vaincus* ». Il est sans doute bien loin d'imaginer alors qu'il ne reverra plus jamais Los Monegros.

L'exil espagnol, c'est d'abord une humiliation. Les exilés en seront marqués pour toujours. Ils n'oublieront jamais cette impression première de la France des camps d'internement : ce « *sentiment de dégradation* » qu'ils y éprouvèrent, « *lié à la perte de toutes les valeurs morales dont était imprégnée la majorité des combattants* » ; ce sale goût « *du pain à base de farine mélangée à de la sciure de bois* » ; ce vent glacial cinglant les corps meurtris sur des plages où rien n'avait été prévu pour abriter les hommes du froid de l'hiver ; cette « *arenitis* », une folie des sables qui s'emparait d'eux. On ne dira jamais assez cette honte française qu'aucune repentance n'est venue laver, cette bassesse du pays des droits de l'homme qui affichait au fronton de ses mairies la sainte trilogie républicaine que ses élites foulaient aux pieds.

Daniel Pinós touche juste quand il décrit l'écoeurement – le désespoir, même – de ces antifascistes traités comme chiens galeux. En eux, pourtant, nous dit-il, ils trouvèrent encore la force de résister au mauvais sort en unifiant leurs colères et leurs solidarités, en se regroupant par affinité politique ou syndicale, en s'organisant, en participant à cette « *presse des sables, manuscrite sur papier pelure, reproduite manuellement, avec une calligraphie élaborée et illustrée avec soin à la plume ou au crayon de couleur* ». Amplifiées par la défaite et, bientôt, par la signature du pacte germano-soviétique, les dissensions entre staliniens et libertaires atteignirent dans les camps un point de non-retour. L'histoire à venir ne les aplanit pas, au contraire.

De nouveau séparés par l'histoire, les Pinós se réunissent, à l'été 39, en Savoie. « *Survivants d'un monde perdu* », ils y attendent l'autre guerre. Elle ne tardera pas. Comme tant d'autres libertaires espagnols, ils y verront le temps de la revanche sur le fascisme et contribueront à le mettre en déroute en participant à la résistance. Au bout du fusil, pensent-ils, le franquisme n'a plus qu'à compter ses jours... Ils se trompèrent, car c'était sans compter sur le cynisme des vainqueurs. Leurs rêves passèrent par pertes et profits. L'exil dura encore trente ans.

Ni l'arbre, ni la pierre balance en permanence entre la singularité d'une histoire familiale et la valeur exemplaire qu'elle acquiert pour pénétrer la mentalité de toute une communauté, celle de l'exil libertaire espagnol. C'est sans doute ce qui fait la force et l'originalité du récit, ce qui lui donne un ton particulier, une chair, une irréductible dimension humaine. Cette « *impasse de la Quarantaine* » de Villefranche-sur-Saône où échoua la famille Pinós, en 1950, c'est un peu le lieu symbolique de cet exil, une terre étrangère où l'autre Espagne légenda sa mémoire pour ne pas sombrer dans l'oubli.

« *Impasse de la Quarantaine* », c'eût été un autre titre possible pour raconter cette histoire faite d'ouverture et de repli, d'enthousiasme et de désillusion, cette histoire de femmes et d'hommes qui portèrent les rêves et les trahisons en bandoulière une vie durant, avec, au cœur, cette irréductible volonté de la transmettre aux générations futures. Y parvinrent-ils ? Il est permis d'en douter. « *La "transition démocratique"*, écrit Daniel Pinós, *débute en 1975, au lendemain de la mort de Franco, avec l'appui de tous les partis politiques, de la droite au parti communiste... Les tortionnaires et les assassins à la solde du régime despotique de Franco ne paieront jamais pour leurs crimes. En ce début de XXI^e siècle, le silence sur tout un pan de l'histoire d'Espagne s'est installé définitivement au-delà des Pyrénées.* » Désormais, en cette Espagne, on ne se tait plus par obligation, mais par ignorance, par médiocrité, entre fausse allégresse et volontaire servitude. La modernité était à ce prix. La démocratie représentative aussi, indépassable, comme on dit dans les bars à *tapas* branchés, dans les temples du Grand Marché et dans les colonnes de *El País*.

Irrémédiablement optimistes, les *compañeros* avaient souvent coutume de dire que la révolution, comme le mythique Phénix, finit toujours par renaître de ses cendres. On peut, certes, avoir peine à le croire, mais l'idée est belle. Elle résume bien, en tout cas, ce rêve qui les porta et que Daniel Pinós nous restitue, simplement, sans pathos, par fidélité à Eusebio, à Juliana, à sa famille, mais aussi parce que, au-delà du souvenir et de l'émotion, l'histoire est l'indispensable passerelle entre un passé clos et un avenir incertain.

Freddy Gomez